

Après « De Superman au *Chat du rabbin* » en 2007, « Les Mondes de Gotlib » en 2014 et « Ô vous, frères humains. Luz dessine Albert Cohen » en 2016, le musée d'art et d'histoire du Judaïsme revient à l'art de la bande dessinée en consacrant une importante exposition à la vie et à l'œuvre de René Goscinny (1926-1977). Ce choix a surpris : qu'y aurait-il de « juif » dans la production du créateur d'*Oumpah-Pah*, d'*Astérix*, du *Petit Nicolas* et d'*Iznogoud*, dans le scénariste de *Lucky Luke*, ou dans celle du directeur de l'hebdomadaire *Pilote* ? Aucune allusion à la judéité de l'auteur – que de nombreux visiteurs découvriront –, aucun thème relatif au judaïsme ni comme religion ni comme fait culturel, ni même comme donnée historique. Pas de *Chanson aigre-douce* relatant l'enfance cachée d'un Marcel Gotlieb, point de *Manuscrit pour les générations futures*, où Gotlieb transpose dans les halles de Baltard en ruines le récit de la destruction du ghetto de Varsovie par un vieux rat barbu, avatar muridé de l'historien polonais Emanuel Ringelblum. Pas de chat nazi ni de souris juive comme dans le *Maus* d'Art Spiegelman. Pas non plus de félin talmudiste (sympathique celui-là) comme dans *Le Chat du rabbin* de Joann Sfar. Nul Golem libérateur comme dans le *comic book* de Steve Niles *Breath of Bones. A Tale of the Golem...* Pour ne citer que quelques auteurs désormais classiques dont l'œuvre aborde le destin des juifs au XX<sup>e</sup> siècle.

Ce qui frappe précisément chez Goscinny, c'est l'écart entre les origines, l'enfance, la jeunesse – profondément marquées par le cosmopolitisme juif et une existence véritablement diasporique – et une œuvre parfaitement laïque, emblématique de la France des Trente Glorieuses, au point que certains, à raison, vont jusqu'à en faire un « lieu de mémoire » contemporain, que ne renierait peut-être pas l'historien Pierre Nora. Né à Paris, français par le droit du sol, petit-fils d'imprimeur ukrainien établi en France, le jeune René vit de 1928 à 1945 en Argentine, où Stanislas Goscinny, son père, exerce des responsabilités dans la Jewish Colonization Association, au service de l'utopique projet d'une colonie juive australe voulue par le baron Maurice de Hirsch. Après la mort du père à Buenos Aires, Goscinny et sa mère, Anna, s'installent en 1945 à New York, où René travaille tant bien que mal et se lie avec Harvey Kurtzman, le futur rédacteur en chef de *Mad*, avant de rentrer en France. Didier Pasamonik retrace dans cet ouvrage l'errance américaine de Goscinny, dont est issu *Oumpah-Pah*, inspiré du personnage de Patoruzú, un Indien patagon créé par l'auteur argentin Dante Quinterno. Et la relation de Kurtzman avec Goscinny contribuera à l'esprit irrévérencieux de *Pilote*, pour partie emprunté à celui de *Mad*.

On connaît mieux la suite : la collaboration avec Morris, l'invention d'*Astérix* avec Albert Uderzo, celle du *Petit Nicolas* avec Jean-Jacques

Sempé, celle d'*Iznogoud* avec Jean Tabary, et la révolution des « publications destinées à la jeunesse » qui deviennent, sous son impulsion dans *Pilote*, un art à part entière, progressivement affranchi des conventions du genre et du carcan de la loi de 1949.

Cet écart entre la vie et l'œuvre a les caractères d'un certain rapport des juifs à la nation, celui d'un groupe placé dans une position marginale qui exprime néanmoins un fervent attachement patriotique. Déraciné et polyglotte mais pétri de culture française dès l'enfance, adhérant aux valeurs de la République, nourri à l'enseignement du collège français de Buenos Aires, Goscinny fait sien cet héritage et le restitue à la manière des émigrés, dans ces marges où les derniers entrants trouvent leur place. Ce faisant, ils sont souvent les inventeurs de genres jusque-là inexplorés (la remarque vaudrait pour le cinéma à Hollywood dans les années 1920, ou pour le prêt-à-porter à Paris dans les années 1970).

Jean-Pierre Mercier montre ainsi, dans sa contribution, comment Goscinny fut un précurseur et l'accoucheur d'un art nouveau. On ne cherchera donc pas de *shtetl* dans le village gaulois qui résiste à l'envahisseur. Ni de figure héroïque, ni de personnage d'opprimé dans l'œuvre de Goscinny. Chez lui, le rire prime sur la dénonciation, dans une tradition de dérision où le judaïsme atteint à l'universel.

Pour autant, comme l'expose Anne Hélène Hoog dans son essai, il est indispensable de mettre en évidence ce que Goscinny doit à cette culture de l'édition, héritée de l'imprimerie Beresniak, où l'on sait « naturellement » ce que sont l'obèle et l'astérisque. Et comment ne pas s'intéresser à cette tribu ukraïno-polonaise – dont Natalia Krynicka et Gilles Rozier reconstituent la lignée – qui parle et imprime à Paris en hébreu, yiddish, russe, polonais, français, maîtrisant au moins cinq langues et trois alphabets (sans évoquer les signes diacritiques du polonais, tel l'accent du « ś » de Gościny que Stanislas perdra en arrivant à Paris en 1906).

Sur l'abjecte affiche d'Adolphe Léon Willette, « candidat antisémite » aux élections de 1889, que conserve le mahJ, un Gaulois casqué, torse nu, brise un Talmud en forme de tables de la Loi en proférant : « Le Judaïsme, voilà l'ennemi ! » Chez Goscinny, le mythe gaulois devient contestataire et joyeux, mais signe une profonde passion pour la France. Goscinny a été façonné par les manuels d'histoire de la Troisième République, dans lesquels il puisera la matière première d'*Astérix*. Comme le signale Pascal Ory, il est à la fois le fils d'Anna et Stanislas et le fils spirituel de Malet et Isaac. Mais son histoire personnelle et le destin tragique de la famille Beresniak lui permettent de traiter « nos ancêtres les Gaulois » avec l'humour et la distance qui conviennent aux mythes que l'on révère mais

dont on n'est pas dupe. Ainsi, l'on ne comprend Goscinny et son humour décalé, qui n'est en rien tributaire de l'almanach Vermot mais doit beaucoup à sa judéité, que si l'on prend en compte ce décentrement. Goscinny n'est pas un excentrique, c'est un excentré.

C'est sur la proposition d'Anne Goscinny, fille de René Goscinny, qu'est né le projet de cette exposition au mahJ. Sans sa contribution et la mise à disposition du fonds de l'Institut René Goscinny, celle-ci n'aurait pu voir le jour. Aymar du Chatenet et Didier Pasamonik, conseillers scientifiques de l'exposition, ont accompagné la formulation du propos et la mise en œuvre du parcours. Carine Picaud, Jean-Marc Chatelain et Jean-Marie Compte de la Bibliothèque nationale de France ont soutenu le projet par le prêt exceptionnel d'une quarantaine de planches originales, tandis que l'entourage de René Goscinny n'a pas ménagé ses efforts pour permettre le prêt d'œuvres rarement présentées. Soulignons ici la généreuse mobilisation de nombreux collectionneurs et ayants droit afin de rendre hommage au génie de René Goscinny. Mais cette exposition n'existerait pas sans la passion et l'engagement d'Anne Hélène Hoog, conservatrice de la collection historique et des *judaica* du mahJ, qui s'attache, depuis de nombreuses années, avec le concours de Juliette Brailon et Virginie Michel, à souligner l'importance de la bande dessinée dans la production artistique des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles, ainsi que la place singulière qu'y tiennent les artistes juifs.

L'exposition a reçu le soutien de la fondation pour la Mémoire de la Shoah, ainsi que celui de la direction régionale des Affaires culturelles d'Île-de-France – ministère de la Culture. Que tous soient ici chaleureusement remerciés.

Paul Salmona  
Directeur du mahJ